

Mère-grand

Autor(en): **Cavé, Renée**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **77 (1950)**

Heft 3

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227213>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Mère-grand

par Renée Cuvé

— Madame Vinard, on a téléphoné pour vous à la poste !

— Eh ! monté... qu'est-ce ça peut bien être ? Il est arrivé malheur à mon Pierre... sûrement...

— Non, non, Madame Villard, rassurez-vous ! au contraire, c'est du bon. Il vous annonce sa visite pour demain vers les onze heures... pas bien longtemps, a-t-il dit, mais tout de même, il viendra vous dire bonjour avec sa femme.

Le sympathique facteur, messenger de bonnes nouvelles, eut un large sourire pour la non moins sympathique grand-mère arrosant son jardin devant la maison.

— Ça me fait rudement plaisir de revoir mon petit-fils, fit-elle jovialement. Mais va falloir que j'astique et que fasse tout propre par là... Parce que vous savez, en ville, c'est tout de même plus beau que par chez nous.

Le lendemain matin, la maisonnette de Madame Vinard avait pris une coquette allure de fête. Meubles et planchers reluisaient, fleurant bon l'encaustique. Les rideaux fraîchement repassés ondulaient gracieusement aux fenêtres scintillantes. Ça et là, des gerbes multicolores ajoutaient leur touche de grâce et de poésie champêtre. Tout réservait un chaleureux accueil à Pierre et sa jeune femme. Même un arôme appétissant s'échappait de la croisée ouverte de la cuisine.

Un peu fébrile dans l'attente, mère-grand regarda la pendule et prit son tricotage. Mais les mailles se formaient à grand-peine sur les doigts légèrement tremblants. L'oreille aux aguets, elle écoutait le moindre bruit venant de la rue. Enfin... enfin... un vrombissement d'auto sur la place, puis des pas dans le jardin... au vestibule... et mère-grand serrait sur

son cœur un grand beau garçon blond : son Pierre ! A ses côtés, brunnette et menue, sa jeune femme attendit sa part de caresses. Et s'asseyant, ils se racontèrent mille choses de leur vie citadine. Ravie, Madame Vinard écoutait ces multiples riens puérils formant la trame quotidienne. Son Pierre était heureux et elle jouissait du bonheur de celui qu'elle avait élevé avec tant d'amour.

Sa mère était morte en lui donnant le jour et, peu de mois plus tard, dans un terrible accident, son père décédé le rendit doublement orphelin. Refoulant sa douleur et ses larmes, mère-grand recueillit le pauvre oisillon et lui refit un nouveau nid d'amour où jamais il ne s'aperçut qu'il lui manquait père et mère.

L'aïeule était encore une de ces femmes de la campagne, douée d'un robuste bon sens, sachant allier une grande tendresse à une énergique fermeté. Elle dut souvent lutter, travailler sans relâche, économiser pour payer plus tard de solides études à son Pierre. Mais combien elle oubliait ses peines devant son petit-fils qui s'élançait au-devant de la vie comme un jeune arbre vers le ciel.

Mère-grand sursauta soudain, interrompant la conversation :

— Va falloir que je mette la table ! assez causé pour un moment !

Perplexes, les jeunes époux se regardèrent :

— Mais... mais... mère-grand... qu'as-tu fait ? nous ne restons pas...

Croyant avoir mal entendu, l'aïeule se retourna :

— Que dites-vous, mes petits ? que... !

— Que nous ne restons pas !... impossible... Nous devons être à 13 heures au chalet des Trois-Pins pour dîner avec nos

amis Jossevel. Tu étais sur notre route, alors on s'est arrêté pour te dire bonjour. Une autre fois, mère-grand, une autre fois, on te restera toute la journée, bientôt.

Les yeux de l'aïeule s'embruèrent étrangement, une corde invisible semblait contracter tout à coup sa gorge, tandis que ses mains tremblèrent imperceptiblement. Elle ne voulut pas laisser paraître son intime affliction et murmura simplement comme un soufle :

— Ah ! c'est comme ça !

Après quelques baisers, elle les regarda partir, droite, immobile, vivante automate au coin de la porte. Mais celle-ci à peine fermée, elle s'assit, et les coudes sur la table, le visage enfouit dans un vaste mouchoir à carreaux bleus, elle pleura...

Au dehors, la jeune femme était déjà assise dans la petite Renault, tandis que son mari vérifiait le moteur et les bougies. Une exclamation de dépit lui fit lever la tête.

— Oh ! Pierre, que c'est ennuyeux...

— Qu'y a-t-il, chérie ?

— J'ai laissé mon sac à main sur la table de la chambre.

— Ne te tracasses pas, je vais te le chercher...

En trois bonds, Pierre enjamba le jardin et le perron. Mais s'arrêta, ébahi, devant la porte. Qu'était-ce donc ce bruit singulier qu'il entendait ?... Il pencha l'oreille sur l'huis. Est-ce que mère-grand ?... Avec des ruses de Sioux, il ouvrit la porte et ce qu'il vit le médusa tellement, qu'il la referma de la même façon et retourna à son auto.

— Mathilde !... appela-t-il d'une voix assourdie.

— Qu'y a-t-il donc encore ? fit la jeune femme légèrement impatiente. N'allons-nous pas partir à la fin ?...

— Viens ! mais chut ! lui conseilla Pierre, mettant un doigt sur sa bouche. Ecoute et vois !

Ignorant leur présence, l'aïeule pleurait toujours de sourds sanglots entrecoupés

de mots saccadés :

— Pierre... mon Pierre ! Je m'étais tant réjouie, une fête, ce petit dîner... Pierre... mon Pierre, déjà parti... un rêve... déjà fini...

— Mais non, mère-grand, il recommence !

Et le grand garçon, serrant la tête blanche contre son épaule, lui caressa le front de la main. La vénérable femme, croyant encore à la poursuite de son rêve, leva un visage étonné, mouillé de pleurs.

— Pierre ? Est-ce bien toi ?... pour de vrai ? Mais comment êtes-vous encore ici ?

— Mathilde a oublié son sac sur la table et je venais le chercher...

— Mais vous allez repartir ?

— Non, nous resterons !

Et jetant un coup d'œil à sa femme, Pierre ajouta :

— Nos amis pourront se passer de nous pour le dîner et pour le reste. Je vais leur téléphoner, et c'est avec toi, mère-grand, que nos vacances s'écouleront.

Il parut à la sympathique vieille qu'un fœhn venait brusquement de chasser les nuages noirs de son âme. Et qu'à leur place, une suprême lumière inondait un ciel royalement bleu. Par la croisée ouverte, les fleurs du jardinet exhalaient leurs senteurs capiteuses. Le dîner, heureusement cuit en veilleuse, fut encore bien présentable.

Et jamais repas de gala ou de jubilé ne revêtit la même ambiance de fête que celui-là dans sa rustique mais touchante simplicité. Et jamais vacances ne furent plus belles ou plus appréciées que celles passées sous l'humble toit fleuri où grandit Pierre, l'enfant des vieux jours. Il ne devait pas l'être tout à fait cependant, car ce fut là que, quelques mois plus tard, une mignonne Pierrette vint combler le nid d'amour. A la vue de ce nouveau trésor de la Providence, les larmes de mère-grand n'étaient plus qu'un souvenir et ses paisibles sourires... une réalité.